



FALBALA

UNE NOUVELLE DE MARIE-PIERRE KOHLER

« Elisabeth, Elisabeth, arrête, mais arrête ! »

J'entends les hurlements de l'homme barbu pendant que les coups tombent sur mes flancs, sur ma tête. Mes os craquent, le goût du sang arrive dans ma bouche et je croque une de mes dents nerveusement. Mes jambes rencontrent un petit mur gris qui brûle mes jarrets. Un dernier coup de barre dure ronde et brillante m'enlève tout ce que je pouvais voir d'un côté. Des étincelles illuminent ce même côté et je me cogne contre la porte du petit abri de jardin dans lequel je suis précipité à coup de fouet. D'un coup, encore un, le noir se fait. J'entends derrière la porte jaune sa respiration rauque entrecoupée de petits cris essoufflés.

« Je vais le crever cette saloperie »

J'imagine ses yeux blancs, immenses, qui me font peur. Je ne peux jamais la regarder. Elle veut toujours que je la regarde.

C'est la première fois que je suis dans l'abri de jardin. Je ne peux pas me tourner. J'ai soif. Je n'ai jamais eu aussi soif. J'ai peur mais moins que lorsqu'elle me frappait. Tout mon corps tremble et la sueur dégouline partout sur moi brûlant de son sel mes plaies. L'homme barbu parle avec elle derrière la porte. Il est calme mais en colère contre elle. Elle est pétrie de haine contre moi, je sais qu'elle veut me tuer. Je ne peux m'empêcher d'essayer d'écouter, toutes oreilles tendues vers la maigre lueur libérée entre deux planches. J'arrive, lorsqu'ils s'éloignent à remplir à fond mes poumons de l'air surchargé de ma trouille. Enfin je peux lâcher un peu du poids de mon encolure blessée vers le bas. Mes naseaux vibrent et se défont d'un peu de sang qui éclabousse les manches des outils de jardin. Je n'ose faire un pas. Des étagères m'entourent toutes hérissées de clous pour pendre pelles et râtaux de toutes les tailles. Sur les étagères des bidons verts, jaunes et rouges tous marqués de têtes de mort sont rangés du plus petit au plus grand. Je sais que c'est l'homme qui s'occupe de cela. Chaque fois qu'il s'y rend, il est obligé de passer devant mon petit enclos et toujours il me donne un peu de pain dur, une carotte ou une feuille de chou. Il me tend son obole du bout du bras, du bout de la main, du bout des doigts. Je sens

son odeur qui s'amplifie et le battement de son cœur s'accélère immanquablement. Il a peur. Lorsqu'il fait chaud, je vois perler autour de sa moustache quelques gouttes de sueur. Son odeur m'indique toujours que je peux faire comme je veux mais je ne le fais pas. Il est simplement gentil. J'accepte toujours avec politesse et reconnaissance ce qu'il me donne par son courage. Une fois dans sa petite maison de jardinier, il sifflote pour se redonner du courage. Je le connais par cœur et le suit toujours du regard. Il ne prononce mon nom que lorsqu'il est sorti de mon enclos.

« Prince, ça te plaît le jardinage ? »

Les matinées se déroulent toujours dans un grand calme. Il affûte, scie, pioche, plante, taille toujours de son humeur égale. Ses gestes sont précis et posés. Elle n'est jamais là le matin. Lorsque nous entendons sa voiture arriver, à cet instant précis, nos deux cœurs commencent à battre plus vite et nous nous détournons immédiatement de ce que nous faisons. Lui rentre dans sa maison, moi je me presse au fond de mon enclos et tourne le dos à elle. Sa voix aigue et ses gestes nerveux m'emmènent vers un irrésistible devoir de fuite. D'un coup, mon enclos se rétrécit et l'air se fait plus rare. Mes jambes commencent à se raidir, je dois marcher, marcher pour calmer ma profonde angoisse. Il se passe toujours un long moment avant qu'elle ne vienne me voir. J'espère la pluie. Là je sais qu'elle ne me fera rien. Elle ne sort jamais quand il pleut.

Aujourd'hui, le soleil brille trop et elle voudra. Un claquement sec siffle à mes oreilles et je cours sachant déjà que je ne pourrais pas fuir de mon enclos. J'essaie quand même, encore et encore, chercher une sortie, piétiner en désordre, j'ai mal à la tête, je ne sens plus mon corps, je veux fuir coûte que coûte même si je dois en mourir.

« Viens ici charogne » hurle t-elle.

Je me replie dans le dernier recoin de mon enclos. Si je saute, je sentirais tout mon corps se raidir à cause de ce fil blanc que je ne peux pas approcher. De toute façon, les planches sont beaucoup trop hautes pour moi, j'ai tellement sauté dans ma vie !

Je me souviens lorsqu'on me tressait la crinière avec des rubans verts et blancs. Tout mon équipement était vert et blanc : mes bandes de travail, mon tapis de selle et jusqu'au frontal en velours de mon filet. Les enfants arrivaient très tôt le dimanche matin, d'ailleurs, il faisait encore nuit. Ils défaisaient la tresse de ma queue qu'ils avaient mouillée la veille pour que mes crins ondulent. J'avais toujours des friandises plus une double ration ces jours là. J'étais content de leur faire plaisir, je voulais toujours leur faire plaisir à tous. Une grande effervescence entourait ces départs en camion. Je montais toujours en premier comme ça, les autres me suivaient plus facilement. La petite jument grise, « Falbala », ma voisine de box détestait les voyages en camion. Il faut dire qu'elle était tombée une fois et coincée entre les bas flancs du camion elle n'avait pas pu se relever.

Personne ne s'en était rendu compte et c'est seulement à l'arrivée plusieurs heures après sa chute qu'elle fût enfin libérée. Il fallait pour la rassurer que je la touche avec mes naseaux. Sentir mon souffle sur elle la calmait et j'aimais son odeur. Les trajets devenaient des moments privilégiés entre nous. Je l'aimais et elle m'aimait. Falbala était douce mais anxieuse. Elle me montrait toujours sa peur que je ne comprenais pas. Jamais elle n'a voulu me parler de son passé. Je voyais dans ses yeux une profonde rancœur, un désarroi qui jamais ne la quittait. Je ne me suis jamais souvenu ou j'étais né. Je pensais que c'était la même chose pour elle et je me trompais. Falbala sautait comme une reine. Elle s'envolait tout au dessus des obstacles colorés sans jamais réfléchir. Elle embarquait l'enfant sur son dos confortable et épais. Il ne craignait rien, c'est sur et galopait vers la victoire. Moi, dans le paddock, je la regardais sans broncher. Nous avions elle et moi des devoirs à accomplir et pas question de les décevoir. Ces dimanches de gâteries étaient à cette époque des sorties de bonheur qui, même si nos membres et nos bouches souffraient des malades de ses chérubins nous procuraient la gloire passagère d'aller aux prix, au galop du tour d'honneur. Falbala et moi étions les plus prisés pour les concours. Nous donnions tout et encore plus si bien que le moniteur nous inscrivait pour quatre parcours au moins. Il faisait souvent chaud et la double ration du matin était bien vite éliminée. Lorsque j'entrais en piste et que la cloche avait sonné je rassemblais tout mon courage pour ne jamais dérober, je voulais être le plus courageux, le plus fiable, je me disais que rien ne pouvait me détourner du parcours ; parfois, mon petit cavalier perdait l'équilibre et je savais toujours le rattraper. J'entendais alors dans la foule tout autour un « haaaa ! » à l'unisson qui me procurait une grande fierté. Les hauts parleurs hurlent les bonnes nouvelles. Mon nom était collé à celui d'un des enfants sous les applaudissements et nous galopions autour de la piste flots et cocardes au vent chaud de l'été. Falbala était aussi toujours aux prix. Son galop, plus lourd à cause de son poids la plaçait en dernière position, elle coupait d'ailleurs souvent la carrière pour nous rattraper. Elle n'aimait pas être la dernière et ses oreilles se couchaient jusqu'à ce qu'elle soit à notre hauteur et s'enivre du galop commun du troupeau. En général, il y avait une douche pour nous sur les terrains de concours et nous savions en profiter. Les enfants se disputaient le tuyau pour nous arroser comme on leur avait montré. Chacun de nos membres était mouillés de bas en haut, notre poitrail rafraîchi, toute trace de sueur diluée. Nous nous sentions récompensés par ces attentions. Puis c'était le retour en camion vers le club. Là, Falbala montait plus facilement et je fourrais mon nez contre son encolure moite qui me rendait plus encore son parfum de peau. A l'arrivée, notre paille était immanquablement fraîche et nous mangeoires remplies. Les enfants claquaient leurs mains sur nos

encolures, ce qui ne remplaçait jamais un vraie et douce caresse mais bon, on leur avait appris comme ça. Si j'avais su ce qui m'attendait avec cette mauvaise femme, je les aurais tellement plus appréciées.

Le lundi, nous étions tous en repos. Les allées du club étaient presque silencieuses, seul le palefrenier faisait des apparitions pour nos soins. Parfois, nous avions droit à quelques heures de liberté dans un pré sans herbe, mais c'était mieux que rien. Lorsque c'était le cas, on nous sortait ensemble avec Falbala. Sa robe grise brillait au soleil. Nous nous roulions sur la terre chaude, des deux côtés et plusieurs fois. Falbala restait souvent couchée pour mieux profiter de sa liberté. Elle s'allongeait de tout son long et dormait si fort que même les mouches semblaient ne pas la déranger. Moi, je la surveillais de près pour lui faire de l'ombre et ne pouvant pas m'empêcher de la respirer. Les étés se déroulaient à ce rythme agréable. Les autres jours, nous étions sellés, bridés et nous allions au manège avec les enfants pour leur reprise d'apprentissage. J'étais sérieux pour que ça passe plus vite, Falbala, elle, coupait toujours le manège pour rattraper ce qui mettait le moniteur dans des rages folles. Aucun de nous ne comprenait pourquoi tant d'énervement pour une chose finalement normale. Falbala avançait juste moins vite que nous car ses jambes étaient plus courtes et son poids plus important ce qui rendait logique cet état de fait. Falbala était née dans un petit village du sud de la France d'où son inclination pour les longues siestes au soleil. Sa mère était une jument croisée avec un percheron et son père un pur sang arabe gris fer. Elle avait de sa mère le tour de taille et de son père, la robe. Elle coulait de paisibles jours dans cette famille où deux enfants la montée tranquillement à cru une fois par semaine au pas. Elle était gâtée car la grand-mère lui portait chaque jour des friandises en plus de sa ration d'orge et de foin de la propriété. Un jour, pourtant, les enfants qui grandissaient quittèrent pour leurs études la grande maison et Falbala fut prêtée au club d'à côté. Sa famille pensait qu'il fallait qu'elle travaille pour son moral, ce qui n'était absolument pas le cas. Un autre jour, ce club ferma ses portes et Falbala fut emmenée un peu plus loin de chez elle, dans un endroit qu'elle ne connaissait pas et son trajet en camion fut un enfer. Heureusement, à son arrivée, elle fut mise dans le box juste à côté du mien et je pus rapidement l'aider à calmer sa peur. Bizarrement, je ne me souviens pas de ma mère, ni du lieu où je suis né, ni de mon premier jour dans ce club, non, vraiment, je ne me souviens de rien. Je suis simplement heureux avec ma belle dulcinée à mes côtés.

C'était en hivers, un jour de grand froid où la terre était blanche de givre et nos naseaux fumaient. Pour rejoindre le manège couvert, nous devions emprunter un petit morceau de route goudronnée.

Nous étions cinq à partir. Nos petits cavaliers nous tenaient en main. Soudain, le coup de feu d'un chasseur nous effraya. Chacun réagit

comme il pu, ce fut la débandade et Falbala glissa sur une plaque de verglas et tomba. Je la regardais et j'arrivais immédiatement ne m'occupant plus de l'enfant qui me tenait. Je l'appelais doucement à son oreille, elle avait du mal à se relever. Le moniteur lui cria dessus puis lui donna un coup de pied pour essayer de la faire lever. Elle se leva un postérieur en l'air. Elle marchait bizarrement sur trois pieds. On la reprit vers les écuries. Moi, je ne voulais pas la quitter et je m'énervais, hennissais, piaffais, me cabrais si bien que je fus aussi ramené vers mon box. Falbala avait mal à sa jambe et je la voyais peiner pour tout. Le soir, un homme en blouse blanche entra dans son box et l'examina. Il lui fit des piqûres et Falbala pu dormir un peu, sans souffrir. Une semaine passa. Je voyais ma douce voisine toujours aussi boîteuse, elle en avait perdu son bel appétit. Ce matin là, je cru mourir. Un homme gros, vulgaire et parlant fort mis un licol inconnu à la tête de Falbala et lui cria dessus pour la faire sortir de son box. Avec toute la peine du monde Falbala traversa l'allée. J'entendais résonner ses fers irrégulièrement. Je tentais de me sauver de mon box, poussant sur cette maudite porte aux barreaux de fer. Rien ni fit. Je ne revis jamais ma Falbala. C'est de ce jour que je me souviens, il est le seul jour de ma vie et la colère qu'il m'a infligée ne m'a jamais quittée. Je ne veux plus rien de ces hommes ni de ces enfants. Je ne veux que voir Falbala, la sentir et la rassurer, la sentir et me rassurer. Je deviens fou dans cet espace si petit, je ne peux plus respirer, je vois du rouge toujours dans mes yeux. Je n'accepte aucune visite je ne pense qu'à elle. Une semaine passe et je ne décolère pas. Je sais qu'on me donne des poudres dans ma ration. Je n'en veux pas, je veux sortir et galoper pour la retrouver et la sauver de ce mauvais homme. Plus personne n'ose m'approcher. Le palefrenier me jette de la paille en tas et mon box devient affreusement sale. Tous est rouge je suis un lion féroce. Ma porte s'ouvre et la seule voie est au bout de l'allée. Un espace noir la bouche, c'est un camion qui bloque toute sortie et je n'ai d'autre choix que de m'y précipiter. Je pars sûrement retrouver Falbala, j'en piaffe d'impatience. Le camion bouge, ballote dans tous les sens. Enfin, il s'arrête et je suis débarqué dans un enclos bien fermé, mais un enclos où je peux galoper et appeler de toutes mes forces Falbala. Des jours entiers, des nuits entières, j'hennie à en devenir rauque, à transpirer malgré le grand froid. Je ne me suis même pas rendu compte que personne ne venait me donner à manger ni à boire. Je ne sais pas pourquoi. Je tombe, je m'évanouis. Un homme barbu et une femme me regardent. L'homme me caresse les naseaux : « Mon pauvre petit gars va ! Allez, tu vas manger et boire et puis on te mettra bien au chaud, elle est partie ta copine, c'est la vie tu sais, elle était foutue »

Elisabeth : « T'inquiètes pas pour lui va, il va se remettre, tu vois, c'était bien mon idée de punition, rien de tel que de couper les vivres pour calmer les chieurs »

Lui : « Mais c'est pas un chieur, il est malheureux, c'est tout, faut pas être comme ça ! »

Elisabeth : « C'est ça ! De toutes façon, on me l'a donné à moi et j'en fais ce que je veux »

En réponse à ma colère et à mon malheur, cette femme n'avait que haine et violence, entre nous, une odeur de mort s'insinuait jour après jour. Moi, je voulais juste la fuir, l'affronter, la combattre ne m'intéressait pas tellement je la méprisais. C'était comme si elle n'existait pas. Elle violait bien mon espace, elle me donnait bien des coups, je la sentais bien se défouler de je ne sais quelle frustration, mais cela ne faisait qu'amplifier mon indifférence. Un autre jour, et c'était au printemps puisque les amandiers étaient en fleurs, une autre femme leur rendit visite. Une douce femme qui sentait bon et qui me rappelait Falbala. Elle m'appela par un nom que je ne connaissais pas : « Garçon ! viens là mon grand » et j'y allais naturellement. Elle était jeune, enfin je crois, sa voix était claire et douce, apaisante comme si c'était une mère protectrice. Elle me toucha, respectant la distance que je lui imposais. Puis elle s'approcha et je la laissais faire. Elle regarda ma peau, mes plaies sans rien toucher, elle inspira fort et souffla comme empêchée d'aller jusqu'au bout. Elle prit mon cou dans ses bras, me chuchota quelques mots et je sus que je ne la quitterais plus.

C'était le printemps de ma renaissance, plutôt même de ma naissance. Elle avait soudain éliminé de ma vue Elisabeth. Dans un beau van vert et blanc qui me rappelait mes couleurs de concours, elle m'embarqua sans mot dire, me caressa doucement et ferma la porte. J'arrivais après quelques heures de route dans un lieu nouveau mais comme déjà connu. Une cour verdoyante avec des palmiers, un olivier plusieurs fois centenaire au milieu, des boxes blancs et bleus, un rond de longe et une carrière, mais surtout, un bois respirant le calme et la quiétude. Au loin, j'entendis le bellement de quelques moutons. Une poignée de jeunes juments arriva au grand galop du fond d'un grand pré vert et fleuri. Un vieux cheval bai brun foncé trotta aussi vers moi. Ils voulaient tous m'accueillir. Leur aimable curiosité fit que je me sentis immédiatement accepté. Elle m'amena dans la carrière qui supplantait tous les autres prés et les autres chevaux. Ainsi, je voyais tout le monde et cet endroit était le plus propice à la découverte de mon nouvel environnement. Elle savait ! Elle comprenait sans me connaître absolument qui j'étais, ce que je voulais, ce que j'aimais et ce que je n'aimais pas. Un immense respect s'installa entre nous, tout comme elle avait su le faire avec tous les autres. Je passais ma première journée dans la contemplation, croquant un bon foin, buvant une eau claire,

grignotant quelques brins d'herbe. Le premier soir, je dormis seul dans un grand box. J'avais un peu perdu le goût de la paille fraîche qui m'était offerte. Je pouvais sortir la tête de ce grand box et c'était comme si j'étais dans la nature directement. Le box du club ne m'offrait lui comme vue qu'un mur de béton gris sale a deux mètres cinquante de moi. Bien sûr, j'appelais un peu mes congénères qui eux aussi disparaissaient dans leurs boxes mais je me sentais en sécurité. Le lendemain et le sur lendemain, tout fût exactement pareil, sortie dans la carrière, bon foin, eau fraîche, vue sur la grande plaine et sur les autres qui, peu à peu s'habituent à moi. Je suis en paix, je pense encore à Falbala. Je pense qu'elle est aussi bien traitée que moi, quelque part. Ma colère a disparu. Je n'en veux plus. Mes membres sont encore tendus et endoloris de tout ce que je me suis fait subir. La femme blonde vient justement me chercher. Elle passe autour de mon cou une corde qu'elle laisse pendre jusqu'au sol. Puis, elle commence à appuyer de ses deux mains sur mon dos, juste de chaque côté de ma colonne vertébrale et cela de mon garrot jusqu'au jarret. Je ressens un bien être profond. Puis elle prend mon antérieur et l'étire en avant, puis l'autre, puis les postérieurs. Je veux me laisser faire pour profiter de cette découverte de mon corps. Je ne bouge pas. Mon encolure s'abaisse et elle m'appelle encore « mon garçon ».

Je me couche au soleil et dors une partie de l'après midi. Je rêve que j'irais au pré demain.

Le lendemain, on me donne un petit pré contigu à celui des jeunes juments. Elles arrivent en groupe, un peu effarouchée, la queue en l'air, les naseaux dilatés et ronflantes. Je les sens calmement à travers la clôture et elles crient joyeusement, faisant mine de fuir un énorme danger. A la fin de la journée, nous broutons côte à côte dans nos prés respectifs. Les boxes des juments sont dans une écurie intérieure. Elles y entrent chaque soir d'un pas allongé. Cela doit être bien là-bas. Mais je ne me plains de rien. Un jour d'été, la femme douce vient me chercher de bon matin. Elle porte à son bras une selle et un filet. J'ai compris et je veux bien. Je découvre pour la première fois ce grand bois qui m'a fait tant d'effet le jour de mon arrivée. Il y fait frais, quelques chevreuils détaient à notre arrivée. Nous restons au pas tout au long de cette promenade. Je marche fièrement, elle ne pèse pas lourd et je ne sens pas sa main. Mes rênes sont aussi longues que je le veux, je me sens libre. De retour au domaine, je suis pour la première fois lâché en compagnie des juments. Elles couinent pour la forme mais tout se passe bien, comme prévu par la femme qui sait. Je reste dans mon coin les premiers jours jusqu'à ce qu'une des juments, la plus jeune, vienne brouter de plus en plus près de moi. J'ai entendu qu'elle s'appelle Anoukis, elle est rouannée, elle est une arabe splendide. Peu à peu elle se rapproche

de moi jusqu'à me coller. Je peux sentir son odeur, je pourrais bientôt la respirer.

L'hiver s'approche et je suis toujours là, comme si c'était pour toujours. Anoukis et moi jouons beaucoup. Je suis insouciant et heureux. Mais aujourd'hui va être un jour étonnant : je suis amené dans l'écurie du bas avec les juments pour l'hiver, je suppose. J'entre dans cette allée spacieuse où les boxes se font face. Anoukis est déjà là, il y a son nom sur sa porte. On me met dans le box juste en face d'elle. C'est chouette. Nous pouvons presque nous toucher du bout du nez. C'est alors que mon attention est attirée par la plaque brillante d'un box vide. Un box dont je connaissais l'existence, une écurie qui me rappelait quelque chose d'imprécis mais quelque chose, c'est sûr. Une description qui me revenait à l'esprit, une tranquillité dont j'avais entendu parler. J'allongeais le cou au maximum de ce que je pouvais sans toutefois abîmer la porte. D'un coup je compris ou j'étais, je compris que ce voyage n'était pas un hasard, je compris que je vivrais pour elle. Sur la porte du box était gravé sur une plaque un peu vieillie le nom qui résonnait encore à mon oreille: Falbala.

Marie-Pierre Kohler
Août 2007